



GOLNAZ BEHROUZIAN
گولناز بهروزیان

Turbulences Vidéo

revue trimestrielle #110 - Janvier 2021



Turbulences Vidéo

revue trimestrielle #110 - Janvier 2021

Turbulences Vidéo #110 • Premier trimestre 2021

Directeur de la publication : Loiez Deniel • **Directeur de la rédaction :** Gabriel Soucheyre

Ont collaboré à ce numéro : Golnaz Behrouznia, Alain Bourges, Geneviève Charras, Edith Doove, Jean-Paul Fargier, Philippe Franck, Alessio Galbiati Gilbert Pons, Stephen Sarrazin, Florian Schönerstedt, Gabriel Soucheyre, J. Scott Statton, Yangu Zhang.

Relecture : Evelyne Ducrot, Anick Maréchal, Gilbert Pons, Gabriel Soucheyre.

Coordination & mise en page : Éric André-Freydefont, Coralie Fonlupt

Publié par VIDEOFORMES,

La Diode - 190/194 bd Gustave Flaubert - 63000 Clermont-Ferrand, France • tél : 04 73 17 02 17 •

videoformes@videoformes.com • www.videoformes.com •

© les auteurs, Turbulences Vidéo #110 et VIDEOFORMES • Tous droits réservés •

La revue Turbulences Vidéo #110 bénéficie du soutien du ministère de la Culture / DRAC Auvergne Rhône Alpes, de la ville de Clermont-Ferrand, de Clermont Auvergne Métropole, du conseil départemental du Puy-de-Dôme et du conseil régional d'Auvergne Rhône Alpes.

En couverture de ce numéro :

1. *Observations Post-Viventerm / Notes et prélèvements 2* © Golnaz Behrouznia

2. *Blind*, performance © Francesca Fini

Ecritures

transsesthétiques

Conversation avec Alexandre Castant

par Philippe Franck

Depuis une bonne vingtaine d'années, Alexandre Castant a développé une œuvre critique raffinée et exigeante, explorant tant le monde des images contemporaines (de *La photographie dans l'œil des passages*, 2004 à *Ecrans de neige – photographies, textes, images*, 2014) que des sons singuliers (de *Planètes sonores - radiophonie, art, cinéma* 2007 à *Arts Sonores - son et arts contemporains*, 2017).

L'année dernière, il a osé une plongée – très réussie – dans le monde fictionnel avec *Mort d'Athanase Shurail*, un recueil de nouvelles à dimensions multiples et voici qu'il publie, en collaboration avec Iwona Tokarska-Castant, *Visions de Mandiargues (modernité, avant-garde, expériences)*, un essai, en textes et images, qui éclaire l'incandescente actualité de cet auteur surréaliste dont l'œuvre multiforme, baroque et sensuelle est encore trop méconnue.

L'occasion de préciser ces nouvelles correspondances transsesthétiques.

D'où vient le titre de ton récent et étonnant livre de fictions *Mort d'Athanase Shurail*, un nom étranger qui sonne comme une anagramme ?

Alexandre Castant : Ce livre, je l'espère, est à la croisée d'un monde sensible, voire sensoriel, mais aussi conceptuel du point de vue de ses techniques narratives et de son dispositif.

Ainsi, tous les prénoms, sans exception, sont codés. Comme dans un sous-texte. Ils ont été formés en liaison avec la littérature, le cinéma, la mythologie, la musique, le sacré, l'Histoire ou, enfin, dans quelques rares cas, mais ils existent aussi, ma propre biographie... Dès lors, pourquoi *Athanase Shurail* ?... Plusieurs pistes pour une énigme... Le

ALEXANDRE CASTANT

MORT
D'ATHANASE SHURAIL

TARABUSTE



Philippe Franck et Alexandre Castant, City Sonic, 2017 © Photo : Transcultures

prénom, c'est évidemment une citation d'Athanase Kircher (ce jésuite allemand de l'âge baroque, esprit éminemment encyclopédique, que tu connais bien, car il est une référence importante dans le champ des arts sonores, notamment à travers ses travaux sur le mégaphone ou, déjà, la « préfiguration » de la musique générative !). Quant à Shurail, il faut repartir en arrière. À la fin des années 1980, j'ai écrit un roman que j'aimais beaucoup, mais qui, à l'époque, n'a pas trouvé d'éditeur. Or son personnage principal s'appelait « Damien Shurail »... Tu vois de quel effet de miroir il peut être question... Ce roman est toujours (pour le moment) dans ma « malle » pour ainsi dire, et *Mort d'Athanase Shurail* en est évidemment très différent... Toutefois, avec le retour de Damien et l'apparition d'Athanase, c'est un peu la généalogie de

ma propre écriture qui apparaît. Ensuite, concrètement, et au-delà de cette seule citation secrète et palimpseste, pourquoi « Shurail » ? Le jeu phonique sur le titre d'un opéra de Mozart (d'ailleurs sur l'idée de « jeunesse ») n'est pas si loin : l'enlèvement étant celui de la poésie, et, différemment, si tu décomposes « Shurail » en « Sur/rail », on s'approche d'un texte de Marc Seberg (le groupe du regretté Philippe Pascal, chanteur de Marquis de Sade qui m'avait passionné à l'époque)... La musique encore.

[Comment positionner ce projet fictionnel entre tes autres écrits \(le plus souvent critiques\) et plus généralement, dans le spectre littéraire ? À quelle envie/besoin répond-il ?](#)

Même si j'ai toujours été très discret à ce sujet jusqu'à la parution de *Mort d'Athanase Shurail*, ma

jeunesse a donc été littéraire. Avant l'écriture, à partir de 1990, de critiques d'art puis d'essais sur la photographie, l'art contemporain et la création sonore, mais aussi sur l'écrivain et poète André Pieyre de Mandiargues (à qui j'ai consacré ma thèse d'esthétique en 2000), mes premières tentatives littéraires, à la fin des années 1980, furent poétiques, fictionnelles, et, éditorialement vaines ! J'ai plus ou moins suspendu alors cette part importante de mon écriture. Ceci dit, au fil du temps, je ne fus jamais à l'étroit dans l'écriture d'essais sur l'art. Bien au contraire ! Leur genre mouvant, la synthèse des formes qu'ils rendent possible, le tremblement fragile que constituent leurs frontières sont passionnants et toujours promesse d'écriture. Je sais également ce que je dois aux artistes contemporains, et à leurs œuvres, en tant qu'espaces magnétiques, poétiques. Il n'y avait toutefois, a priori, aucune raison de changer de cap, ou, à tout le moins, d'en rajouter un. Alors, pourquoi, aujourd'hui, ai-je ainsi le besoin « inattendu » d'en retourner au point de départ, et, de repartir sur les sentiers de la fiction et de la poésie ? Avec les années 2010 (2013 exactement quand j'ai commencé un roman, entre récit expérimental et poème en prose, sur la Grande Guerre que je viens, d'ailleurs, juste de finir), et contre toute attente, j'ai en effet réinvesti ce champ fictionnel et poétique de manière irrépressible, comme le retour d'une évidence ! En réalité, je vois plus *Mort d'Athanase Shurail* comme un début. Comme une nouvelle étape dans mes recherches sur les mots, l'écriture, le texte : après la critique d'art, l'essai, une nouvelle recherche s'organise dans le champ de la poésie et de la fiction ! Mais ces étapes ne s'excluent jamais les unes des autres, évidemment. Elles peuvent être et seront, comme tu l'imagines bien, concomitantes ou parallèles !

Quel est le lien entre ces différents chapitres qui semblent également autonomes ?

C'est à la fois un montage et un jeu. Un montage d'abord, car ces textes brefs n'en sont pas moins, sur un petit nombre de pages, certes, mais à chaque fois, un voyage dans le temps pour les personnages. C'est souvent un parcours, une déambulation dans leur vie tragique. Il fallait pour cela construire des ellipses, des raccords, des changements de points de vue ou de perspectives. C'est un montage, littéraire, avec, forcément, sa part d'aléatoire. C'est aussi un jeu ! Dans ce labyrinthe qu'est *Mort d'Athanase Shurail*, on pourrait imaginer une inversion de chapitres puisque nous sommes hors-espace et hors-temps de la « réalité » (en ce sens où la dynamique sociale ou économique n'y a que peu de prise), on pourrait y voir un ensemble de combinatoires rousseliennes, le propre du langage comme jeu. Par ailleurs, et sans entrer dans des détails trop précis, le livre est aussi construit comme une partition chromatique : chaque nouvelle, ou ensemble de chapitres, correspond à une couleur, dans mon esprit et selon ma perception des choses, associée à un timbre musical (comme une tentative de composition musicale synesthésique !). Bref, le texte procède et progresse essentiellement par visions, hallucinations et derrière chaque fragment, bien souvent, il y a une œuvre, une peinture, un film ou sa bande-sonore qui sont tapis. Ils ont servi d'impulsions poétiques et ils sont la logique poétique de ce texte.

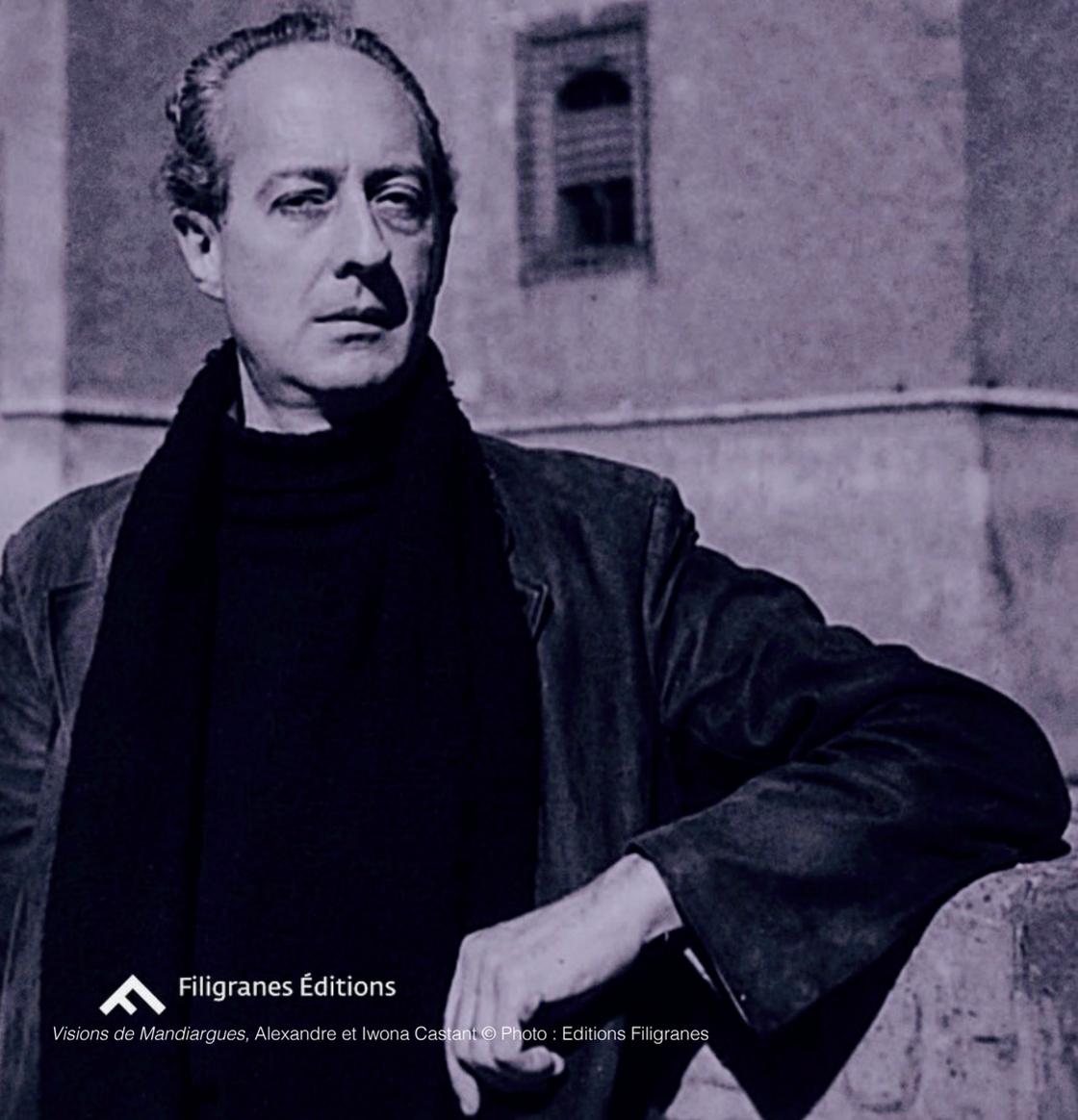
Tu parles, dans la note au dos de la couverture, de « l'expérience soudaine d'un effacement irrésolu » et le livre (présenté comme « inachevé », réellement ?) se termine par la déclaration d'une « mise en retrait » du narrateur, d'une écriture « depuis les bords du monde »... Peux-tu détailler cette position ? Cela correspond-il aussi à un regard d'adulte à mi-chemin de vie par rapport à ce monde mutant et troublant ?

Visions de Mandiargues

Modernité, avant-garde, expériences

Alexandre Castant

Iwona Tokarska-Castant



Filigranes Éditions

Visions de Mandiargues, Alexandre et Iwona Castant © Photo : Editions Filigranes

Ce livre est, dans le fond, une expérience du deuil et de son exploration (de la mort, du désir, de l'amour) avec les mots. Dès lors, le fragment, le montage, le jeu, entre combinatoires et labyrinthe dont je parle, étaient aussi un ensemble de procédés pour « naviguer » dans le temps. Évidemment : « voyager dans le temps » était l'un des projets du livre puisqu'il y s'agit de mélancolie post-mortem. Cela explique aussi toutes les zones intermédiaires que tu relèves (inachèvement, retrait, être à mi-chemin du monde...). Ce qui me permet de revenir au point de départ, je n'ai jamais voulu choisir entre la rigueur conceptuelle (mon goût pour les constructions narratives labyrinthiques) et la fulgurance sensorielle, voire sensuelle. En cela, l'écriture de Claude Simon est un magnifique (et forcément inaccessible) modèle pour moi.

Tu viens de publier, aux éditions Filigranes, avec Iwona Tokarska-Castant, *Visions de Mandiargues (modernité, avant-garde, expériences)*, un essai largement illustré sur André Pieyre de Mandiargues (1909-1991), écrivain, poète, critique d'art, surréaliste de la seconde génération à qui vous avez chacun consacré une thèse. Pourquoi cette sortie aujourd'hui ? Qu'est-ce que cela représente dans ton parcours et en quoi, selon toi, cela fait écho (ou pas) à notre XXI^e siècle débutant ?

Tu emploies le terme de parcours et c'est exactement cela ! Cela fait trente ans que, cette année, je publie plutôt régulièrement des textes sur l'art et j'ai une conscience assez aiguë de cette notion de parcours qui, au fil du temps, s'est construite avec et à travers trois sujets principaux, comme trois îles majeures : l'œuvre de l'écrivain d'André Pieyre de Mandiargues en effet, la photographie contemporaine et les arts sonores (qui est notre histoire commune Philippe !). Aussi, entre archives, synthèse et prospective, j'ai toujours voulu régulièrement rendre compte de mes travaux dans

chacun de ces domaines. Ils sont habités, ou hantés peut-être, par les relations trans-esthétiques : les passages entre les arts. Dans ce cadre, Mandiargues a une saveur toute particulière. Sa relation à l'image fut le sujet de ma thèse en esthétique, quand, pour Iwona, c'est le domaine de la théorie littéraire qu'elle a, plus particulièrement, exploré dans son doctorat, également sur l'œuvre de cet écrivain. Alors, effectivement, faire le point, près de vingt-cinq ans après nos premiers travaux « mandiarguiens », sur nos recherches et la contemporanéité de cette œuvre très atypique était intéressant. Car Mandiargues dresse un pont entre le surréalisme français d'après-guerre, le nouveau roman, l'esthétique de l'image et la poésie contemporaine... L'idée, en l'occurrence, est vraiment prospectiviste ! En quoi Mandiargues nous parle-t-il, aujourd'hui, au XXI^e siècle ? Nous y répondons en confrontant son œuvre à celles d'artistes contemporains à travers les notions de surréalisme ou de baroque, d'espace, de ville et de jardin, d'érotisme et de genre, de photographie et d'image mentale, de specularité littéraire, de livre d'artiste... Le projet de *Visions de Mandiargues (modernité, avant-garde, expériences)* est ainsi, réellement, de créer un raccord entre une œuvre littéraire, historique, et l'énergie fiévreuse de l'art actuel. En outre, ce livre annonce aussi le colloque que, avec Iwona et Pierre Taminiaux, nous nous préparons à diriger, l'été prochain en Normandie, au Centre culturel international de Cerisy-la-Salle. Intitulé *Mandiargues : Écrire entre les arts*, ce colloque réunira des chercheurs, venus du monde entier, pour décliner des journées de recherche sur la poésie, l'art, le cosmopolitisme ou la prospective. C'est bel et bien une histoire du futur !

Vous pointez, dans cet essai à éclairage multiple sur un artiste qui ne l'était pas moins, que Mandiargues était un auteur passionné par l'image dont il a constamment irrigué son écriture. En quoi

cette correspondance (et plus largement ses modes d'intertextualité) te semble particulièrement féconde aujourd'hui ?

Le sujet de fond, c'est l'image ! À la fin des années 80, j'étais un jeune homme très « en prise avec son temps », et rien ne me prédestinait à travailler sur un écrivain venu du surréalisme, mouvement d'ailleurs assez incompris à l'époque. Seulement voilà, la découverte de Mandiargues fut un bouleversement et, précisément, car son écriture me semblait entièrement structurée, animée, expérimentée « par et pour » l'image ! Or, les années 80 étant précisément « les années images », quelque chose était à découvrir dans ce rapport électif au visuel... En fait, sa conception de l'image en entrelace constamment les trois acceptions : l'image textuelle (poétique, littéraire), son effet visuel (mental, l'imaginaire) et sa relation (esthétique, historique) aux arts plastiques (peinture, photographie, cinéma)... Si une telle hyper-présence de l'image dans l'écriture de Mandiargues procède d'une obsession autobiographique très étrange (ce fut l'objet de ma thèse), elle donne également à reconfigurer la définition même du « voir ». Parallèlement, pour Iwona, dont l'approche « mandiarquienne » traverse l'histoire des théories littéraires, ce sont les dispositifs narratifs et les effets de langage qui sont novateurs chez Mandiargues. Notamment dans le cadre de l'intertextualité, c'est-à-dire des dialogues que l'auteur établit avec d'autres textes dissimulés dans son écriture... Bref, entre image et passage, Mandiargues nous aide, plus que jamais, à penser le temps présent. Par exemple, son dernier récit en 1987, *Tout disparaîtra*, qui fut adapté au cinéma par Walerian Borowczyk sous le titre *Cérémonie d'amour*, est une constellation d'images hétérogènes (beaux-livres, sculptures, dessins, peintures, gravures, photographies, cartes, affiches, enseignes publicitaires, pochoir, graffitis...) qui participe de la notion postmoderne

de l'image telle que le cinéma de Peter Greenaway ou des installations vidéos, multimédias, la donneront à voir dans l'art contemporain à l'instar des travaux de Régis Cotentin, talentueux vidéaste « illusionniste » - comme tu le qualifies justement - que tu as soutenu depuis ses débuts avec Transcultures et dont je suis le développement.

Vous avez choisi d'illustrer les différents chapitres par des images contemporaines de photographes (de Érik Bulloz, Florence Chevallier, Nicolas Comment, Sara Imloul, Gérard Macé, Françoise Nuñez, Muriel Pic, Bernard Plossu, Courtney Roy...). Pourquoi ?

Les passages texte/image/texte sont très soignés dans le livre, et, pour tout te dire, nous les trouvons très réussies... Aussi, nous remercions sincèrement les artistes qui nous ont fait confiance pour une telle aventure éditoriale ! À chaque fois, un élément de leur univers entre donc en résonance avec la thématique que nous développons, mais aussi avec l'univers de Mandiargues. Des précisions sur ces rencontres ? Érik Bulloz, cinéaste, a réalisé un court-métrage inspiré de l'œuvre de Mandiargues, et intitulé *Le Quatuor ambigu*, qui sera présenté au colloque de Cerisy et qui est très attendu. Il y a du baroque dans l'intensité plastique des images de Florence Chevallier, et, en cela, la rencontre avec le monde de Mandiargues est loin d'être fortuite quand Nicolas Comment, photographe et musicien, a, entre autres, édité, chez Filigranes en 2005, un merveilleux petit livre de l'écrivain (*Correspondances, 1958-1959*). Le bel univers de Sara Imloul est souvent très surréaliste dans l'esprit (première période, celui du manifeste de 1924 !), et, nous sommes également très honorés de publier une photographie de Gérard Macé, poète contemporain important et photographe, qui fut un proche de Mandiargues (celui-ci a préfacé le premier livre de Gérard Macé, *Le Jardin des langues*, paru chez Gallimard dans la collection



Slyder © Photo : Regis Cotentin

« Le Chemin » en 1974). Avec Françoise Nuñez, la mise en abyme du regard est souvent présente dans son œuvre sensible et, par là-même, elle cite le caractère essentiel de l'esthétique de l'image chez l'auteur du *Musée noir*. Muriel Pic, écrivaine, photographe, théoricienne de la littérature qui a, entre autres, travaillé sur Pierre Jean Jouve (dont Mandiargues aimait l'œuvre), a produit pour sa part un très beau livre intitulé *Les Désordres de la bibliothèque* dont une image ouvre parfaitement notre chapitre sur les éditions d'art des poésies de Mandiargues... Nous avons également publié des images de Bona qui fut une merveilleuse artiste, l'épouse et l'égérie de Mandiargues qu'il appelait sa « peintresse ». En 1971, il lui consacra un livre d'exception, aux Éditions Skira dans la collection « Les Sentiers de la création », *Bona, l'amour et la peinture*. Nous sommes également très heureux de publier une photographie de Bernard Plossu, cet immense photographe, et par ailleurs un ami de longue date qui connut les prémices de notre intérêt pour Mandiargues, et dont les images, en 2004,

ont accompagné une édition d'une nouvelle de l'écrivain *L'Espion des Pouilles* ! Enfin, les héroïnes cinématographiques ou théâtralisées de Kourtney Roy sont parfois très « mandiarguiennes » alors qu'il s'agit, effet spéculaire s'il en est, d'un travail sur l'autoportrait ! Dès lors, ces photographies parce qu'elles sont images et un peu littéraires aussi, fonctionnent incroyablement avec le texte et le rythme de la lecture : elles annoncent et ferment à la fois, ouvrent et prennent à contretemps chaque chapitre ! L'articulation image-texte est pour nous l'un des bonheurs de ce livre, où le déroulé photographique apparaît comme un livre dans notre livre, et nous en sommes très reconnaissants aux photographes. Pour conclure, ce panorama ne serait pas complet sans citer notre éditeur Patrick Le Bescont, formidable passionné du livre de photographie qui, tout de même !, publie avec *Visions de Mandiargues* son troisième ouvrage sur cet écrivain (en 2004, il éditait *L'Appartement*, avec des photographies de Francesco Patriarca et un texte de Sibylle Pieyre de Mandiar-

gues, une très belle méditation sur l'appartement de l'écrivain disparu).

Quel fil rouge entrevois-tu entre ce dernier essai qui d'une certaine manière boucle la boucle avec tes premières recherches, le livre précédent *Mort d'Athanase Shurail, un saut dans la fiction annoncée, d'une certaine manière, par ton Journal audiobiographique – radiophonie, arts, cinéma* (2016) où tu avais opté pour une forme plus personnelle, celle du journal critique pour évoquer les arts du son ? Qu'est-ce que les formes fictionnelles te permettent de transmettre (y compris sur un certain regard esthétique) au regard de celles de la critique d'art ou de l'essai ?

Depuis le début, ce qui m'intéresse ce sont « les passages esthétiques ». Les passages entre les arts, et, ce faisant, l'exploration de l'écriture qui les relaie : traiter d'un monde entre les genres (littéraires) et le dépasser... Mais, surtout, ce qui m'intéresse peut-être plus encore, c'est d'inventer une forme poétique, narrative, fictionnelle qui, aussi originale et pertinente qu'elle puisse être, soit en phase avec mon sujet. L'introduction de *Planètes sonores* (2007) est par exemple une introduction universitaire classique qui annonce le plan de cet essai sur les arts sonores, en même temps, elle est précédée d'une ouverture qui relève clairement de la fiction de « l'écoute ». Pourquoi ? Précisément pour ce travail sur le dépassement des genres littéraires, mais aussi, car je suis convaincu que c'est l'expérience de l'œuvre le plus important et, ce faisant, la recherche sur l'écriture qui, certes, l'analyse, mais tout autant l'appréhende et en rend compte. Les nouveaux langages artistiques, littéraires, poétiques, esthétiques ont toujours été mon sujet de fond : le « travail sur la forme ». Avec *Journal audiobiographique*, il y a dans cet autre essai sur les arts sonores des souvenirs de concerts, par exemple, qui procèdent plus de l'autobiographie que de l'analyse (comme le souvenir d'un concert

de Pascal Comelade, en 1984, que son biographe, Pierre Hild, m'a demandé de reproduire dans son livre *Pascal Comelade, Une Galaxie instrumentale* en 2016). L'expérience poétique révèle alors, comme une photographie le ferait, le moment vécu, et c'est aussi, comme tu le dis très justement, un « regard esthétique » qui résulte, paradoxalement, de cette recherche : il en est l'issue finale, expérience à son tour, entre monde sensible et théorie. Avec la fiction, c'est une nouvelle étape : traverser les expériences de l'art avec une invention langagière qui traverse l'espace, le temps, la mort, le désir, la beauté, et tente d'en produire ou d'en restituer la fièvre, mais là encore, je joue avec les codes, les genres et la voix. Je viens de finir un livre très important pour moi sur la Grande Guerre, j'ai travaillé près de dix ans à ce livre polyphonique sur la période 1914-1918... Quand je l'ai terminé, il y a quelques semaines, j'ai écrit sur son dossier « Fiction ». Iwona l'a lu et m'a dit, c'est plutôt « Essai poétique » qu'il faudrait mentionner... Je suis parfois pris à mon propre jeu.

© Propos recueillis par Philippe Franck
- Turbulences Vidéo #110

Alexandre Castant, *Mort d'Athanase Shurail*,
Éditions Tarabuste, coll. « Brèves rencontres »,
2020, 109 p. — 11,00 €.

Alexandre Castant & Iwona Tokarska-Castant,
Visions de Mandiargues, modernité, avant-garde, expériences, Éditions Filigranes, Paris, 2020, 192
p. — 25,00 €.

Mandiargues : Écrire entre les arts, colloque
co-dirigé par Alexandre Castant, Iwona Tokarska-Castant et Pierre Taminiaux, Cerisy-la-Salle
(France), 11-18 août 2021.
<<https://cerisy-colloques.fr/>>